

PRÉFACE

*À la mémoire de Michel Garcia, ichnologue,
qui a couru avec passion les grottes, leurs rupestres et leurs empreintes
et qui faisait partie de mon laboratoire.*

Lorsque l'érosion des déserts d'Éthiopie nous a offert le squelette de Lucy, plus de 3 millions d'années après son enfouissement, c'est en morceaux que je l'ai offerte à mon tour aux chercheurs de mon laboratoire qui sont ainsi devenus, à l'orée de leur carrière, les spécialistes d'un os ou d'une articulation ; cette apparente réduction a, en réalité, fait d'eux des experts mondiaux de leur « morceau choisi » ce qui ne les a évidemment pas empêchés d'étendre ensuite leur connaissance au reste du corps.

Lorsque, de la même manière, trois auteurs, tous trois préhistoriens, deux sur trois médecins (dont un gynécologue), m'ont offert un généreux travail sur la figuration des organes génitaux externes féminins dans l'art paléolithique français, je l'ai consulté avec l'attention et la confiance que méritait l'œuvre d'experts de cette qualité et j'y ai en effet appris mille choses qu'aucune autre étude ne m'avait révélées.

J'ai ainsi appris par exemple que, dans les représentations humaines, celles de la vulve étaient majoritaires – leur précieux corpus en a retenu 241 –, suivies de celles de la femme, celles de l'homme et celles du phallus, et que, parmi ces représentations, celles gravées représentaient l'écrasante majorité, suivies par les figurations sculptées, les peintes et les modelées, sur des supports majoritairement mobiliers, puis immobiliers (pariétaux) et enfin sur des blocs. J'ai aussi appris que ces représentations étaient extrêmement diversifiées, parfois très schématiques, voire abstraites, d'autres fois étonnamment descriptives, permettant de distinguer la vue pubienne de la vue périnéale, ou de reconnaître leur appartenance à une jeune fille, une femme gravide, une femme multipare, une femme porteuse des stigmates de ses maternités, etc.

J'ai encore appris – mais je le savais déjà un peu – que cet art, malgré son incroyable durée de presque 20 000 années, avait maintenu une unité de style incontestable, mais que, tout de même, l'Aurignacien, le Gravettien, le Solutréen et les trois étages du Magdalénien n'en présentaient pas moins des caractéristiques différentes ; de manière d'ailleurs peut-être prémonitoire, les auteurs, devant l'élaboration des gravures aurignaciennes, se demandaient si la tradition de leur exécution n'était pas en fait beaucoup plus ancienne.

La présentation anatomique m'a rappelé mes dissections de 1^{re} année sur les bords de la Vilaine ou au Service du don des corps de la rue des Saints-Pères.

J'ai décortiqué avec beaucoup d'intérêt la longue discussion aussi rigoureuse que critique, sur la recherche de la nature des auteurs de ces œuvres (sexe, âge, statut) et leurs motivations et sur les sujets traités et leurs traitements ; les conditions sportives de l'accès aux sites choisis pour leur exécution et cette exécution elle-même - j'ai fait moi-même certains de ces parcours – signes, disent les auteurs, des artistes au moins majoritairement masculins et jeunes et j'en suis convaincu.

Quant aux significations des œuvres, comme nous ne pouvons guère faire autrement que de projeter sur leurs recherches nos modes de pensée et nos cultures, nous ne les connaissons sans doute jamais complètement ; ceci étant dit, j'adhère volontiers encore une fois au regard logique et sain des trois auteurs qui y voient une connotation sacrée (tout geste devait alors plus ou moins l'être), message codé pour ceux, triés, invités à ve-

nir les lire – des visites initiatiques peut-être –, mais qui y voient aussi une autre facette du même message, bien proche d'une écriture, sur la féminité, la sexualité, la fécondité, la création du monde et tout ce que l'on voudra de cette nature, liée aux fonctions de l'organe représenté, mais jamais détaché de l'érotisme qui lui appartient. N'oublions pas que ces figures font partie d'un « système » et que, si on peut les étudier à part, on ne peut oublier qu'elles participent à une explication du monde, à une vraie cosmogonie.

Je reprendrai des auteurs leurs conclusions et les ferai miennes : cet art génital paléolithique est un art du normal, mais aussi un art de l'obscurité et par suite un art du secret; c'est encore évidemment un art de la fécondité et de la sexualité dû à de bien « attentifs observateurs et talentueux graphistes ».

Saluons Jean-Pierre Duhard, brillant récidiviste, Gilles et Brigitte Delluc qui mériteraient de voir leurs noms gravés ou peints aux côtés des œuvres qu'ils étudient ; leur travail à tous les trois est immense – ici en l'occurrence le répertoire des vulves et son analyse –, courageux, sain, généreux, rigoureux et je les remercie de m'avoir accordé leur confiance pour pareille introduction.

Yves Coppens